

Introduction*

« ... un chemin de paroles »
(Pindare, *Olympique* I, v. 110)

I. Le texte

On a coutume de traiter les scholies comme des textes d'essence subalterne, sources anonymes que l'on parcourt pour en tirer des informations diverses, textes sans énonciateurs (scholiastes ou scoliastes ?¹) et, pour ainsi dire, sans auteurs. L'auteur, c'est toujours l'autre, le commenté. Il est vrai que les scholies offrent au premier abord un texte inhospitalier. Morcelé, à la fois hétéroclite et répétitif, d'une temporalité incertaine, il ressemble à un archipel de récifs issu de l'éruption d'un volcan sous-marin.

Pourtant, ce texte ainsi épars témoigne de la continuité d'une belle aventure. Derrière lui se profilent les ombres de personnages grandioses, celles des éditeurs ou commentateurs alexandrins, Zénodote, Callimaque, Aristophane de Byzance, Aristarque de Samothrace, ou de figures plus pittoresques, comme ce Didyme « aux entrailles de bronze » qui vécut à l'époque d'Auguste, et auquel nous devons une bonne partie du texte que nous lisons aujourd'hui

* Nous tenons à remercier tout particulièrement M. BRIAND, Professeur à l'université de Poitiers, chercheur associé, et J. SCHNEIDER, Professeur à l'université de Lyon II, qui ont bien voulu relire d'importants passages de notre travail et qui nous ont prodigué généreusement leurs conseils avisés, ainsi que M^{me} B. MONDRAIN, Directeur d'Études à l'École Pratique des Hautes Études, pour sa relecture et ses remarques.

1 Les deux orthographes se trouvent chez les meilleurs auteurs. Par exemple, le volume de la Pléiade consacré aux *Présocratiques* (Gallimard 1988) emploie constamment le terme « scolie » pour introduire le texte d'une scholie (p. 10, p. 120, p. 627, etc.). Dans l'introduction de P. CHIRON, au Ps.-Aristote, *Rhet. Al.* (CUF 2002), on lit p. LXV, « un scoliaste » et p. LXXVIII, « ce scholiaste » ; nous adoptons cette seconde orthographe, plus conforme à l'usage gréco-latin.

dans l'édition de A. B. Drachmann². On y devine aussi l'empreinte des érudits de l'époque byzantine, les *recentiores*³, qui ont continué cette œuvre jusqu'à la Renaissance : Isaac et Jean Tzetzes (Constantinople), au XII^e siècle, Thomas Magister et Démétrius Triclinius (Thessalonique), Maxime Planude, Manuel Moschopoulos (Constantinople), à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle, ou encore le Crétois Marc Mousouros, qui expliquait les *Olympiques* de Pindare à l'université de Padoue dans les premières années du XVI^e siècle, quelque vingt ans avant la naissance de Ronsard.

J. Irigoin, dans le magnifique ouvrage qu'il a consacré au texte de Pindare, à ses éditions anciennes et à ses manuscrits, et dans de nombreuses études ultérieures⁴, a fait revivre la démarche et les travaux de tous ceux qui, à travers les siècles, nous ont transmis la parole des auteurs de l'Antiquité.

Ces érudits, ces compilateurs, ces copistes, ont eu à cœur de frayer et d'entretenir le chemin qui mène à l'intime compréhension en même temps qu'à l'actualisation de la poésie de Pindare⁵. Leur tâche, tantôt encyclopédique, faisant appel à l'ensemble des connaissances de leur temps, et tantôt plus modestement graphique, exprime le soin qu'eux-mêmes ont mis à inventorier et à se réappropriier les textes qu'ils étudiaient. De ces textes, ils commentent ce qui leur parle, disent ce que cela leur dit, et expliquent ce qu'ils croient devoir élucider à l'intention de leurs lecteurs ou de leurs auditeurs. C'est pourquoi il nous a paru ici indispensable, en étudiant ces scholies, de les envisager pour elles-mêmes, sous l'angle de l'intentionnalité du scholiaste, de son historicité propre, et non en privilégiant seulement le texte de Pindare.

La finalité de ces commentaires est d'abord pédagogique au sens noble du terme, en direction d'un public variable selon les lieux et les époques, scolaire,

2 *Scholia vetera in Pindari carmina*, vol. I, *Scholia in Olympionicas*, Leipzig, Teubner, 1903 (réédition phototypique : Amsterdam, A. M. Hakkert, 1964).

3 Leurs commentaires ont été édités par E. ABEL, *Scholia recentia in Pindari epinicia*, Berlin, Calvary, 1891.

4 J. IRIGOIN, *Histoire du texte de Pindare*, Paris, Klincksieck, 1952 ; *Le livre grec des origines à la Renaissance*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001 ; *La tradition des textes grecs. Pour une critique historique*, Paris, Les Belles Lettres, 2003.

5 En 1931 déjà, H. T. DEAS, in « The Scholia vetera to Pindar » (*Harvard Stud. in Class. Philology*, vol. 42, p. 1-78), admirait la fidélité avec laquelle le copiste du ms. A s'était appliqué à recueillir jusqu'aux moindres bribes de son précieux modèle : « In the first place then, the character of the notes in A points clearly to a deliberate attempt to preserve as much learned matter as possible from some imperfect and mutilated exemplar » (p. 63).

savant, ou représentant d'une communauté d'amateurs lettrés. Le commentaire de textes dans l'Antiquité (quand il s'agit de textes profanes) a pour but de perpétuer l'ensemble d'une *paideia* humaine⁶. Il s'inscrit dans un rapport *je / tu* à finalité interprétative et éducative, dans lequel le *tu* est étroitement impliqué et sa participation sollicitée, comme l'attestent respectivement des énoncés à la première personne du singulier ou du pluriel, et des exemples d'impératifs adressés à un allocutaire. D'où la nécessité de prendre en compte aussi dans les scholies les caractères originels d'oralité, les marques de l'instance énonciative et de la réception escomptée. Leur intentionnalité est d'abord admirative, puisque l'on ne commente que des textes qui passent pour le mériter, c'est-à-dire des textes socialement et personnellement reconnus comme porteurs de *valeurs*. Philologues et grammairiens ont d'abord le souci de classer, de conserver, de transmettre tout ce qui à leurs yeux est humainement précieux. Cela n'exclut évidemment pas les remarques critiques, au nom d'un certain nombre de *normes* de langue, de style, d'exactitude historique, de religion ou de moralité, relatives à une époque, à un milieu et à un individu donnés ; le commentaire contient aussi des indices explicites ou implicites sur l'image de lui-même que veut donner le commentateur, sur son attitude, sur son *ethos*⁷. Les scholies ne sont donc pas exemptes d'éloges et de blâmes, de ces termes d'appréciation fidèlement recueillis par A. B. Drachmann dans son index à la rubrique *iudicia* (les occurrences de termes élogieux étant d'ailleurs les plus nombreuses)⁸.

6 Voir *Le commentaire entre tradition et innovation*, Actes du colloque international de l'Institut des traditions textuelles, sous la direction de M.-O. GOULET-CAZÉ, Paris, Vrin, 2000. On voit sur un exemple illustre, dans la contribution de J. JOUANA intitulée « La lecture du traité hippocratique *De la nature de l'homme* par Galien », que ce dernier, comme sans doute beaucoup de ses prédécesseurs et contemporains, pensait d'avance à « la différence de son écriture en fonction du public auquel il s'adresse » (p. 279). Cela explique bien des aspects déconcertants de nos scholies qui, juxtaposant en outre des strates successives, font alterner des remarques de grammaire élémentaire avec des développements érudits sur des questions scientifiques, mythologiques ou historiographiques.

7 Sur la notion d'*ethos* à la lumière de la linguistique moderne, voir R. AMOSSY, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lonay-Paris, éd. Delachaux et Niestlé, 1999, introduction, p. 10-13 : « La présentation de soi est tributaire des rôles sociaux et des données situationnelles. [...] Dans la mesure où elle est inhérente à une régulation socio-culturelle, elle dépasse largement l'intentionnalité du sujet parlant et agissant ».

8 A. B. DRACHMANN, *Scholia vetera in Pindari carmina*, vol. III, Leipzig, Teubner, 1927 (rééd. 1967), p. 362-363. Cf. C. DAUDE, « *Iudicia*, jugements de valeur dans les scholies aux

Cela ne signifie pas pour autant que la finalité des scholies soit uniquement normative, comme on l'affirme trop souvent, et encore moins qu'elles aient pour but de « stigmatiser » (au sens moderne), les « déviations » du style de Pindare⁹. Un commentaire peut être directif tout en ouvrant, par rapport au texte commenté, de nouveaux horizons. Les scholies ne sont donc pas non plus, même dans le cas de la paraphrase, une forme dégradée et accessoire du texte poétique : elles n'ont pas pour fonction de le *remplacer*, mais d'en *inventorier les contenus*, et de permettre au lecteur d'y revenir riche d'une foule d'*objets de sens* nouveaux¹⁰, qui ne sont pas forcément (ni exactement, ni directement) ceux de Pindare lui-même, mais qui contribuent à en dégager, accroître et multiplier les *valences*.

Nous empruntons la notion de *valence* à H.-G. Gadamer, adepte, entre autres, d'une herméneutique littéraire riche d'une longue tradition religieuse et philosophique : il montre à propos de l'image d'art (*Bild, Abbild*) que dans la mesure où l'image extrait de son modèle quelque chose *qui ne se trouve pas dans son aspect pur et simple*, elle n'est pas non plus un simple amoindrissement d'être, mais plutôt une réalité autonome¹¹. Certes, la poésie de Pindare et les scholies

Olympiques », in *Traduire les scholies de Pindare... II*, Table ronde de Besançon (2008), à paraître dans les *DHA*.

9 « La démarche normative, caractéristique du travail des scholiastes et des grammairiens anciens, qui repose sur le principe de l'analogie, confronte les deux synchronies que constituent la langue de l'auteur glosé et l'attique classique ou la koinè [...]. Cette démarche, à la fois impérative et prohibitive, oppose ainsi aux catégories préétablies des déviations supposées, stigmatisées pour leur marginalité » : P. HUMMEL, *La syntaxe de Pindare*, Louvain-Paris, Peeters, 1993, p. 31 ; l'auteur a depuis nuancé son jugement dans *Philologus auctor, le philologue et son œuvre*, Berne, Peter Lang, 2003. Sur la notion de norme, voir principalement J. LALLOT, « *Skhèma* chez les grammairiens grecs », dans l'ouvrage collectif *Skhèma / Figura. Formes et figures chez les Anciens. Rhétorique, philosophie, littérature*, Paris, éd. Rue d'Ulm, 2004, p. 159-168, notamment p. 165-167 : l'auteur distingue la démarche du « technicien professionnel dévoué à la tâche de donner une description raisonnée, et tendanciellement normative, des constructions correctes », et celle que peut adopter le grammairien qui, en tant que « respectueux de la tradition littéraire linguistiquement bigarrée à laquelle appartiennent les textes qui constituent son corpus, et solidaire de la tradition rhétorique qui valorisait les formes déviantes », décrit et apprécie les écarts poétiques comme des « figures ».

10 Sur la notion d'*objets de sens*, voir les analyses d'A. LE BOULLUEC consacrées à l'emploi de ἑλληνίζειν chez Clément d'Alexandrie, dans « Clément d'Alexandrie et la conversion du 'parler grec' », in *Hellenismos : quelques jalons pour une identité grecque*, Actes du colloque de Strasbourg, 25-27 octobre 1989, éd. S. SAÏD, Leiden, Brill, 1991, p. 233-250 ; Clément oppose ἑλληνίζειν, ἑλληνισμός, pris au sens de recherche artificieuse de l'expression verbale, à ce qu'il appelle les πράγματα, les « choses mêmes », c'est-à-dire les objets de vérité.

11 H.-G. GADAMER, *Vérité et méthode*, Paris, Seuil, 1976, p. 61-70.

qui la commentent ne sont pas d'égale valeur, littérairement parlant : les scholies sont un texte second. Leur caractéristique formelle générique est qu'elles suivent l'ordre du texte commenté. Mais du côté du producteur de commentaire ou du compilateur attentif, comme de celui du lecteur, tous deux insérés dans une histoire, le texte du commentaire est un lieu de passage, de rapprochements, de transferts et d'échanges de formes et de contenus. Le commentateur parle de sa propre autorité : son commentaire est lui aussi un acte de parole à part entière, *médiation* par-delà les textes, entre deux subjectivités, deux temporalités, deux mondes, deux *horizons d'attente*¹². La relation original / représentation médiatrice ne doit donc pas être regardée comme unilatérale, sous peine de devenir réductrice, mais comme dialogique, assurant la mise en relation de deux cultures à l'intérieur d'une même culture ; par sa *re-présentation* dans le commentaire, dans tout ce qu'elle apporte cette *distance* même, le texte commenté acquiert *un surcroît d'être*.

Le commentateur est aussi à sa manière un initiateur, un « introducteur¹³ ». Il réactualise un texte en entrelaçant des fragments qui servent de repères, – des *lemmes* –, avec des savoirs anciens et nouveaux qui insufflent au texte lui-même dans son ensemble une nouvelle vitalité. L'expérience du commentaire est aussi une expérience esthétique : le commentateur est sollicité dans sa sensibilité, heurté ou charmé par un mot, par une expression nouvelle, par une syntaxe déroutante, et le choix subjectif qu'il fait lui-même d'autres vocables ou d'un nouvel ordre des mots sollicite aussi la sensibilité du lecteur ou de l'auditeur. Il peut également

12 Sur la notion d'*horizon d'attente* et l'enrichissement qu'elle est susceptible d'apporter à l'interprétation d'un texte, voir H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978 ; l'auteur écrit (p. 47) : « L'œuvre littéraire n'est pas un objet existant en soi et qui présenterait en tout temps à tout observateur la même apparence ; un monument qui révélerait à l'observateur passif son essence intemporelle. Elle est bien plutôt faite, comme une partition, pour éveiller à chaque lecture une résonance nouvelle qui arrache le texte à la matérialité des mots et actualise son existence » et (citant G. PICON), « Parole qui doit, en même temps qu'elle lui parle, créer un interlocuteur capable de l'entendre ». Voir aussi de H. R. JAUSS : *Pour une herméneutique littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, notamment la 2^{de} partie, « Le texte poétique et le changement d'horizon de la lecture ». C'est dans une telle perspective qu'il faut replacer la grandiose entreprise des commentateurs alexandrins et de leurs successeurs.

13 Tel ouvrage « à l'usage des débutants » est adressé *τοῖς εἰσαγομένοις*, « à ceux qui sont introduits » (J. IRIGOIN, « Les éditions de textes », in *Entretiens* vol. XL, *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine*, Fondation Hardt, Vandœuvres-Genève, 1994, p. 39-82, spécialement p. 63).

choisir dans les commentaires antérieurs (*ὑπομνήματα*, *hypomnēmata*), dans les monographies portant sur divers sujets en rapport avec le texte (*συγγράμματα*, *syngrammata*), ou dans les arguments des pièces de théâtre (*ὑποθέσεις*, *hypothéseis*), qui sont riches notamment en matière de mythologie, ou encore dans toutes sortes d'autres écrits (rhéteurs et philosophes), les données qui lui paraissent mériter d'être rapportées ou contredites. En tant qu'introducteur, il peut enfin ajouter ou recopier en tête du texte une notice concernant la vie et l'œuvre de l'auteur.

Les érudits d'Alexandrie ont par exemple été les héritiers de la bibliothèque d'Aristote, de sa collection personnelle d'ouvrages d'autres auteurs, et de ses propres œuvres, conservées ensuite au Musée. À la mort d'Aristote en 322, la bibliothèque du philosophe est recueillie par son successeur Théophraste, qui, à son tour, en 287, lègue tous ses livres à son élève Nélée de Skepsis. Deux traditions se partagent la suite de l'histoire : d'après Athénée (I, 3 a-b) Nélée aurait vendu directement l'ensemble au roi Ptolémée II, qui avait succédé en 283 à Ptolémée I^{er}. Mais J. Irigoïn penche pour la deuxième version, la plus remplie de péripéties, rapportée par Strabon (XIII, 1, 54, p. 609), qu'il résume ainsi : « Nélée emporte la bibliothèque dans sa ville natale de Skepsis en Troade, et la lègue à des parents, gens peu instruits, qui la cachent dans une cave. Rongés des vers, gâtés par l'humidité, les livres sont finalement vendus, à bon prix, par les descendants de la famille dans les toutes premières années du I^{er} siècle avant notre ère. Apellicon de Téos – bibliophile plutôt que philosophe, selon Strabon – les emporte à Athènes. Après la prise de cette ville par les Romains le 1^{er} mars 86, le proconsul Sylla confisque la bibliothèque d'Apellicon, qui venait de mourir, et la fait transporter à Rome. C'est là que le grammairien Tyrannion remet les livres en état et en établit l'ordonnance. Après quoi, si l'on en croit Plutarque (*Sull.* 26, 1-3), le philosophe Andronicos de Rhodes en publia l'édition ». La démonstration qui suit à l'appui de cette version (assez justement qualifiée par J. Irigoïn de « romanesque ») nous paraît convaincante. Elle explique en particulier « le renouveau – une véritable Renaissance – de l'aristotélisme dans le courant du I^{er} siècle avant notre ère, renouveau qui se manifeste notamment par la rédaction de commentaires et de paraphrases¹⁴ ».

14 J. IRIGOÏN 1994, p. 50-53. L'esprit encyclopédique d'Aristote est substantiellement représenté dans nos scholies. Rappelons que l'édition commentée des épimérides à laquelle nous devons l'essentiel de ces scholies était déjà datée par H. T. DEAS (1931, p. 28) de la 2^{de} moitié du II^e s. p. C. Cf. J. IRIGOÏN 1952, p. 93-106 : « Il est donc très vraisemblable que, vers la fin du II^e

Cette histoire rend encore plus palpitante la découverte des hasards, des initiatives individuelles et des innovations techniques dans le support et l'écriture, auxquels nous devons la transmission des textes et les savoirs nouveaux qui l'accompagnent. À Alexandrie ou à Pergame, autre centre d'études et de commentaires inspirés plutôt par le stoïcisme, puis à Rome, on peut suivre le développement de ces « communautés interprétatives », institutionnelles ou non, ayant dans les écoles ou dans la société un rayonnement plus ou moins étendu, et sans lesquelles les textes auraient justement perdu leur existence sociale. On sait que les Stoïciens, comme les disciples d'Aristote, se sont intéressés aussi à la biographie des auteurs, et que ce type de récits, où les éléments historiques étaient souvent entrelacés de motifs merveilleux, passionnait le grand public à l'instar d'une nouvelle sorte de mythologie. Leur efficacité s'est perpétuée à travers les siècles jusqu'à Constantinople et à la renaissance byzantine.

II. Principes de traduction

Outre les traductions commentées des grammairiens et des rhéteurs grecs, notamment celles de J. Lallot et de P. Chiron¹⁵, nous nous inspirons en partie des enseignements de L. Robert concernant la traduction des inscriptions : étant donné le caractère technique de ces textes, il vaut mieux toujours essayer, *si le français s'en accommode*, de traduire de telle façon que le lecteur averti puisse reconnaître le texte grec¹⁶. Pour les non-hellénistes, nous avons transcrit de façon sommaire les mots grecs importants (termes techniques ou notions utiles), avec

siècle, le choix des *Épimécies*, avec son commentaire, a été transcrit sur un *codex* de papyrus ; au lieu des dix-sept rouleaux qui contenaient l'œuvre entière de Pindare et qu'accompagnaient divers *ὑπομνήματα*, un seul *codex* présente l'édition commentée du choix » (p. 99).

15 J. LALLOT, Apollonius Dyscole, *De la construction*, Paris, Vrin, 1997 ; *La grammaire de Denys le Thrace*, Paris, CNRS éditions, 2003 ; P. CHIRON, Démétrios, *Du style*, CUF 2002 ; Pseudo-Aristote, *Rhétorique à Alexandre*, CUF 2002.

16 Nous avons également médité sur la traduction française des scholies d'Aristophane récemment publiée aux Belles Lettres par M. CHANTRY, *Scholies anciennes aux Grenouilles et au Ploutos d'Aristophane*, coll. Fragments, 2009, ainsi que sur celle des *Scholies aux Argonautiques d'Apollonios de Rhodes* par G. LACHENAUD parue aux Belles Lettres dans la même collection en 2010.

le simple souci qu'ils soient mis en mesure de prononcer le mot avec son approximation phonique¹⁷.

Cependant, le style des scholies n'est pas un style formulaire et officiel de type ἔδοξε τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ, « il a plu au conseil et au peuple », ou ἐπειδὴ, « attendu que », formules qu'il convient de traduire toujours de la même façon lorsqu'on a affaire à des décrets ; il ne comporte pas non plus de co-occurrences stéréotypées du type ἀρετῆς ἔνεκεν καὶ εὐνοίας, « pour sa valeur et son dévouement », que l'on trouve dans les inscriptions honorant des citoyens méritants.

Nous avons donc éventuellement aussi pris en compte d'autres recherches récentes en matière de « traductologie¹⁸ », qui nous ont aidés à mieux cerner nos difficultés spécifiques, à redéfinir nos propres normes de traduction, et à doser pour le mieux ce qui relève du « technique » et ce qui relève du « littéraire ». Par exemple, est technique la scholie 18a : « θεμιστεῖον: Hérodien (I, 137, 5) l'écrit proparoxyton, de façon plus conforme à l'analogie ; mais l'usage l'écrit propérispomène ». Est au contraire littéraire la scholie 5g : « C'est l'habitude de Pindare, pour les éléments de comparaison par lesquels il prélude, de ne pas amener tout de suite les comparés, mais d'introduire entre comparants et comparés une image propre à rendre manifeste la supériorité, et d'amplifier ainsi la comparaison. Il procède ainsi en homme ardent, avec l'intelligence de la multiplicité des significations ».

Le paradoxe est que dans l'exemple même que nous venons de qualifier de « technique », le grec est en réalité plus « littéraire » qu'il ne paraît en français : en effet, le grec ne dit pas « il l'écrit proparoxyton », « il l'écrit propérispomène », mais, en un seul verbe, « il le *proparoxytone », « il le *propérispase »¹⁹. Hérodien, fils d'Apollonius Dyscole et « autorité suprême en matière

17 La transcription des noms propres est particulièrement problématique, et donc approximative ; nous avons adopté le principe général qui veut que les noms connus, identifiables ou familiers soient francisés, et dans le cas contraire (personnages inconnus, noms rares), simplement transcrits. Puisse le lecteur ne pas juger trop sévèrement les inévitables incohérences.

18 Résumé des approches récentes dans l'ouvrage collectif : *La traduction : philosophie, linguistique et didactique*, T. MILLIARESSI éd., Université de Lille 3, 2009.

19 Sur les difficultés de traduction du vocabulaire métalinguistique employé par les grammairiens anciens, voir avant tout les exemples donnés et les principes énoncés par J. LALLOT dans l'introduction de son édition d'Apollonius Dyscole (1997), p. 10-85 ; en particulier : « ne pas multiplier sans raison les néologismes déroutants, sans pour autant renoncer à en introduire là où le contexte me semblait les justifier » (p. 81).

d'accentuation²⁰ », s'était évidemment intéressé à l'orthographe de cet adjectif, que Drachmann transcrit dans son lemme avec les *deux* accents, θεμιστεῖον : Hérodien se réfère à l'accentuation traditionnelle des adjectifs en -ειος. Mais en quoi consiste cette « accentuation » ? Est-ce la même que celle que nous enseignons en thème grec ? Et quel est « l'usage » invoqué par la scholie ? Est-ce celui de l'écriture, ou celui de la prononciation ? Il est clair qu'à l'origine, étant donné ce que l'on sait de l'importance de la lecture à haute voix dans l'apprentissage scolaire, et de la récitation ou des déclamations dans celui de la rhétorique, les verbes προπαροξύνειν et προπερισπᾶν concernaient l'*intonation* du mot. Or, cela n'est pas sans importance, à l'initiale de la première antistrophe (où l'éloge se focalise sur Hiéron), pour la diction et même pour la modulation de ce vers de Pindare, qui peut changer d'allure et d'effet, et même supposer une gestuelle différente, suivant l'accent retenu ! La scholie 35c (parmi d'autres) précise ce qu'il en est de cette « accentuation » : ἔνιοι δὲ ἀναγινώσκουσι παροξύνοντες τὴν παραλήγουσαν συλλαβὴν τοῦ Συρακουσίῳν καὶ τὴν ἐσχάτην τοῦ ἵππιοχαρμᾶν περισπῶσιν, « quelques-uns lisent (à haute voix) en *paroxytonant l'avant-dernière syllabe du mot Συρακουσίῳν, et *périspasant la dernière du mot ἵππιοχαρμᾶν²¹ ». Faut-il donc traduire en 18a par « prononcer » proparoxyton ou propérispomène, alors que la scholie, au moins dans le cas d'Hérodien, se réfère manifestement à un écrit ? Nous avons finalement traduit par « Hérodien le lit », « l'usage le lit », ce verbe pouvant signifier en français aussi bien la lecture silencieuse d'un écrit, que la prononciation. Il a existé des états de langue, et des réminiscences de ces états où, comme le dit si bien A. G. Wersinger, « l'oreille n'a pas encore été assujettie à la vue²² ». Cet exemple montre bien les limites du « traduire », et par suite la nécessité... de commenter le commentaire qui, sans cela, resterait lettre morte.

Il ne faut donc pas méconnaître le fait que même des remarques « techniques » peuvent être poétiquement « motivées », c'est-à-dire non seulement constituer des traits d'érudition, mais concrètement et sur un point précis,

20 J. LALLOT 2003, p. 31.

21 Une autre scholie (43b) précise aussi, sous forme adverbiale, à propos d'un mot : τινὲς δὲ ὄξυτόνως ἀναγινώσκουσιν, « certains le lisent (à haute voix) *de façon oxytone ». Le verbe se réfère clairement aux exercices de lecture pratiqués dans les écoles. L'intonation était traditionnellement ressentie comme d'autant plus importante pour Pindare que la poésie mélique était chantée.

22 A. G. WERSINGER, *La sphère et l'intervalle. Le schème de l'Harmonie dans la pensée des anciens Grecs d'Homère à Platon*, Grenoble, éd. J. Millon, 2008, p. 44.

réactualiser, réincarner tel ou tel aspect de l'ode. Le problème est d'ailleurs tout à fait général pour notre traduction, puisque le grec a sur le français l'immense avantage de posséder une terminologie grammaticale et rhétorique fondée d'abord sur l'usage des verbes (comme on vient de le voir pour les accents), c'est-à-dire qui décrit et accompagne les opérations de la pensée et de la parole, au lieu de figer le métalangage en un système compliqué d'abstractions, comme nous y sommes accoutumés²³ : là où nous disons : « il emploie une métaphore », dans un esprit classificatoire qui clôt en quelque sorte le dossier, les Grecs disent que le poète « transporte », « a transporté » (a *métaphoré) tel ou tel terme d'un domaine dans un autre ; cet emploi concret de μεταφέρει, μετήνεγκε, est une invitation à modifier le regard que l'on porte sur l'objet, déplacé vers d'autres similitudes, doué de propriétés inédites, et ressuscite ainsi le caractère d'invention et de novation de l'énoncé métaphorique²⁴. Comment traduire ces verbes libérateurs, qui viennent remettre en question bien des stéréotypes conceptuels ?

Le caractère particulier de nos textes, qui se présentent eux-mêmes comme un paratexte ou comme une *translatio* intralinguistique, nous force à être « sourciers » avant d'être « ciblistes²⁵ ». Le métalangage grammatical dont usent les grammairiens anciens a pu en effet être justement qualifié de « flou », ce qui exige d'en faire le tour dans les diverses occurrences de la langue-source, avant de lui trouver en français un équivalent, qui, suivant le contexte, sera lui-même flou ou distinct²⁶. On peut identifier un *idiolecte* syntaxique et lexical propre à toutes les scholies (déjà repéré dans les index de Drachmann III comme *Grammatica* et *Sermo technicus*, l'essentiel ayant été à nouveau répertorié dans l'index d'E.

23 Un exemple frappant en est l'ouvrage *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, de A. J. GREIMAS et J. COURTÉS, Hachette, 1993, pourtant bien utile pour s'y reconnaître dans la terminologie moderne !

24 Cf. P. RICŒUR, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1968, notamment la sixième étude, « Le travail de la ressemblance », p. 221-272. Voir aussi S. DAVID, « La 'figure étrange' de la métaphore dans les scholies aux *Olympiques* », in *Traduire les scholies de Pindare... II*, Table ronde de Besançon (2008), à paraître dans les *DHA*.

25 J.-R. LADMIRAL, « Sourciers et ciblistes », *Revue d'esthétique*, 12 (1986), p. 33-42. Cf. du même : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994. Avec les réserves qui suivent.

26 Cf. J. LALLOT 1997, p. 81 : « La difficulté principale touchant la traduction d'A. [Apollonius Dyscole] est moins celle des termes qui ont un sens stable et nettement technique que de tous ceux – et ils pullulent ! – dont l'ensemble forme, en grec même, un *métalangage flou* » (souligné par l'auteur).

Dickey paru en 2007), et pourtant il n'est en pratique pas possible (ni d'ailleurs conforme à l'esprit des grammairiens anciens) de traduire toujours le même terme de la même façon. A. G. Wersinger, à propos de la pensée archaïque et de la notion d'*harmonie* chez Homère, insiste elle aussi, à juste titre et exemples à l'appui, sur le danger interprétatif « d'une conception moderne qui projette, avec innocence, des catégories périmées sur une pensée qui les ignore²⁷ ». On pourrait, pour illustrer concrètement la naissance de la réflexion grammaticale, linguistique et stylistique dans les scholies, faire l'éloge de ce « flou », en évoquant par exemple l'ensemble des phénomènes couverts par la notion de *σύνδεσμος* (*sundesmos*, « lien »), ou la description du système des temps verbaux chez les Stoïciens et chez Denys le Thrace²⁸. Dans le commentaire de Pindare s'instaure ainsi une relation spécifique entre langue érudite et poésie, entre prose et « poétismes » ou « idiotismes lyriques²⁹ » ; mais la prose n'est elle-même « prosaïque » que si l'on fait abstraction de son contenu de vérités culturelles... Même s'ils sont grands amateurs et producteurs de lexiques, glossaires et listes de mots isolés réputés attiques ou dialectaux, les commentateurs de Pindare ne parlent pas seulement avec les mots du dictionnaire, mais d'abord avec l'expérience vécue – scolaire, sociale, personnelle – de leur langue, et aussi de leur littérature, comme en témoignent les nombreuses citations.

Nous tenons compte aussi des réflexions d'H. Meschonnic sur l'activité du traducteur : celui-ci doit s'efforcer de ne pas seulement traduire les mots – ce qui est dit –, mais de traduire ce à quoi ils tendent : « Quelles que soient les langues, il n'y a qu'une *source*, ce que *fait* un texte ; il n'y a qu'une *cible*, *faire* dans l'autre langue ce qu'il fait³⁰ ». Or, les scholies de Pindare *font*, justement, beaucoup de choses différentes ; elles juxtaposent des énoncés de types divers, impliquant des niveaux de langage non homogènes, et provenant d'origines souvent non identifiables ni même datables, y compris entre Antiquité et période byzantine³¹.

27 A. G. WERSINGER 2008, p. 26.

28 Cf. J. LALLOT 2000 (« Chronos chez les grammairiens », in *Constructions du temps dans le monde grec ancien*, Paris, CNRS éditions, p. 287-297) et 2003.

29 Pour ces expressions, cf. P. HUMMEL, *L'épithète pindarique. Étude historique et philologique*, Berne, Peter Lang, 1999, p. 448.

30 H. MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999, p. 23. C'est l'auteur qui souligne.

31 Voir C. MUCKENSTURM-POULLE, « L'énonciation dans les scholies de la *Sixième Olympique* », in *Traduire les scholies de Pindare... I*, DHA 2009, suppl. 2, p. 77-91.

D'où notre souci de justifier ou de préciser de façon plus étendue le sens de nos traductions.

Une difficulté importante réside justement dans le fait que le tri et la numérotation des scholies adoptés par Drachmann dans son édition (cf. *Praefatio*, p. XIV-XV, et plus bas, dans notre rubrique « Les manuscrits ») ne permettent pas d'affirmer que deux ou plusieurs scholies figurant dans les mêmes manuscrits et placées côte à côte par Drachmann viennent ou non du même commentateur ; les manuscrits eux-mêmes, qui usent de signes variés pour distinguer les lemmes et les différentes strates de scholies recopiées à la suite les unes des autres, sont évidemment muets sur ce point. Pour l'interprétation, il est donc très souvent impossible de déterminer de façon certaine si ces scholies relèvent d'une réflexion individuelle diversifiée sur Pindare, ou de remarques cumulatives de commentateurs, compilateurs ou copistes successifs. C'est par exemple le cas des variantes explicatives introduites par ἢ (é, « ou bien ») ou ἄλλως (*allôs*, « autrement ») : tantôt elles donnent l'impression d'un raisonnement suivi et cohérent dans ses alternatives, tantôt d'ajouts répétitifs ou hétéroclites. Inversement, Drachmann ayant été parfois obligé de découper et de redistribuer des scholies qui, à l'origine, étaient d'un seul tenant (*ibid.*, p. XV), il se peut que son texte contribue à masquer des continuités originelles. Notre traduction et nos commentaires s'efforcent à l'occasion de prendre en compte ces paramètres.

Enfin, dans certains cas, Drachmann avoue avoir « pour l'amusement » conservé dans l'apparat critique, qu'il s'efforce pourtant de ne pas alourdir, des variantes saugrenues : « Denique etiam animi causa³² nonnulla quae ad somnolentiam vel licentiam librariorum illustrandam pertinerent me addidisse fateor » (*ibid.*, p. XVI). Il arrive même qu'il les laisse dans le texte lui-même, comme c'est le cas de la scholie 16c : ἔστι μὲν τὴν ἐστίαν δέξασθαι Κρόνου, « il est possible d'admettre l'*hestia* de Kronos », (alors qu'il s'agit manifestement dans Pindare de l'*hestia* – c'est-à-dire du foyer – de Hiéron) ; l'apparat critique donne la correction que Mommsen avait ingénieusement proposée pour essayer de rendre compréhensible la « somnolence » du scholiaste.

32 Expression noblement cicéronienne !

III. Les commentaires

Nous nous efforçons donc dans nos propres commentaires de reconstituer les raisonnements, de déceler les attitudes, les réactions morales et affectives, la démarche, le mode opératoire des commentateurs qui se sont intéressés au texte de Pindare, et le travail des compilateurs ultérieurs ; il est indispensable pour cela de replacer leurs remarques dans les grands « bassins sémantiques », dans les grands ensembles culturels et disciplinaires où ils se sont formés³³, et de tenir compte aussi du public auquel ils s'adressent. Même l'émulation qui se propage de commentaire déjà existant à nouveau commentateur, et de copiste à recopieur, fait de tous ces personnages les agents historiques d'une interaction continue qui prolonge et fait évoluer jusqu'à nous la chaîne de la tradition³⁴.

C'est pourquoi nos commentaires portent attention à tous les marqueurs ou indices linguistiques permettant de se représenter l'homme derrière la scholie, le locuteur et son destinataire ; mais ils prennent aussi en compte toute l'intertextualité gréco-romaine dont ces derniers sont porteurs. Nous recourons donc autant que possible aux autres grammairiens et rhéteurs dont les réflexions éclairent la méthode ou la terminologie des scholiastes, et illustrent l'esprit dans lequel ils ont travaillé.

Nous nous efforçons aussi de nous référer, au moins en partie, aux sources d'où ils ont pu tirer le matériel « encyclopédique » qui est venu nourrir leur exégèse – glossaires et lexiques, dont nous n'avons souvent que des témoignages tardifs, mais aussi données historiographiques, écrits divers traitant de géographie, d'astronomie, de mythologie, philosophes, moralistes, littérateurs, biographes et périégètes. Nous n'hésitons pas à citer longuement, en grec et en traduction, certains de ces textes, dont les scholiastes nous paraissent avoir été eux-mêmes nourris, directement ou par l'intermédiaire de compilations et manuels. En ce qui concerne la mythologie, nous nous sommes inspirés aussi des travaux de M. Van der Valk et de M. Van Rossum-Steenbeek sur les recueils d'*historiae*

33 Sur la notion de « bassin sémantique » (comme on parle de « bassin » en géographie), ou *chréode*, c'est-à-dire cheminement obligé, relatif à un certain moment de l'histoire et à un certain état des connaissances ou des configurations imaginaires, à travers plusieurs régions d'intéressantité, cf. G. DURAND, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992, p. XII-XIII (préface à la 10^e éd., nov. 1983).

34 Sur l'échange linguistique conçu comme interaction à la fois spéculaire et productive, voir C. KERBRAT-ORECCHIONI, *Les interactions verbales*, t. 1, Paris, A. Colin, 1990.

conçus d'abord pour une exégèse du texte homérique, mais qui ont pu servir aussi de sources d'information pour d'autres scholies³⁵. Nous souhaitons ainsi évoquer de façon plus vivante pour le lecteur d'aujourd'hui la tradition philologique originelle, en apportant notre contribution à cette *History of classical scholarship* si bien inventoriée et mise en scène dans les ouvrages de R. Pfeiffer, H.-I. Marrou ou P. Hummel, pour ne citer qu'eux³⁶.

Les scholies à Pindare ne constituent pas un « discours sur » Pindare, comme dans la critique littéraire moderne (et déjà dans le *Prooemium* d'Eustathe), mais c'est justement en cela qu'elles sont précieuses pour nous. Il nous a paru d'autant plus intéressant d'étudier les approches parfois déroutantes que les scholiastes ont du texte poétique, et les efforts qu'ils font pour inventorier et identifier tous les pièges de la signification et de l'expression, que ces approches commencent à dessiner les frontières d'un continent qui n'existe pas encore, celui de la littérarité du texte. L'épinicie, n'existant plus avec sa fonction communicationnelle d'origine, dans le cadre d'une fête religieuse et athlétique et sous forme de représentation chantée et dansée, est devenue un nouvel objet. « Les scholiastes scrutent la profondeur des mots dont le temps a rendu le sens opaque à leur synchronie », écrit P. Hummel³⁷. Nous essayons donc de décrire à notre tour comment les commentateurs anciens explorent peu à peu tous les chemins détournés du langage et s'efforcent d'accéder au sens ; comment ils s'interrogent sur les mystères du mot en tant que λέξις (*lexis*) ou en tant que μέρος τοῦ λόγου (*méros tou logou*, « partie de la phrase » ou du « discours »)³⁸ ; ou comment ils

35 M. VAN DER VALK, *Researches on the Text and Scholia of the Iliad*, Leiden, Brill, 1963 (notamment le ch. VII, « The mythographical D scholia », qui éclaire le problème du Mythographus Homericus) et « On Apollodori Bibliotheca », *REG LXXI* (1958), qui traite des sources de la *Bibliothèque* d'Apollodore ; M. VAN ROSSUM-STEENBEEK, *Greek Readers' Digests ? Studies on a selection of Subliterary Papyri, Mnemosyne*, suppl. 175, 1998 (notamment le ch. III, « Mythographus Homericus », et p. 117-118).

36 R. PFEIFFER, *History of Classical Scholarship. From the Beginnings to the End of the Hellenistic Age*, Oxford, Clarendon Press, 1968 ; H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Seuil, 1948 ; P. HUMMEL, *Philologica Lyrica. La poésie lyrique grecque au miroir de l'érudition philologique, de l'Antiquité à la Renaissance*, Louvain-Paris, Peeters, 1997. Voir aussi le volume XL (1994) des *Entretiens sur l'Antiquité classique*, Fondation Hardt, *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine*.

37 P. HUMMEL, *De lingua Graeca. Histoire de l'histoire de la langue grecque*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 3.

38 Voir J. LALLOT 2003, p. 119-125 (notes du ch. 11 de la *Téchnè* de Denys le Thrace), pages essentielles sur ces notions.

s'initient aux mystères – encore plus mystérieux – du τὸ δὲ ὅλον (*to dé holon*³⁹, « en un mot », « en bref », « en résumé ») et du τὸ ἐξῆς (*to hexés*, « suite logique », « suite des idées », « ordre des mots »), c'est-à-dire des diverses directions que prend le sens, suivant le nombre de mots que l'on considère, l'ordre dans lequel on les met, ou la façon dont on (re)formule des énoncés en fonction du contexte pindarique. À lui seul, un synonyme peut être tout un commentaire, si l'on se réfère au texte dans son ensemble. Qu'il s'agisse des formules introductives, de la terminologie grammaticale et rhétorique, ou de la façon dont est pratiquée la synonymie dont nous parlions, – au-delà du sens général que l'on peut dégager par abstraction –, le véritable intérêt de tous ces termes, du point de vue linguistique et historique, est de comprendre la relation particulière, descriptive et cognitive, qu'ils entretiennent avec tel contexte particulier⁴⁰. Denys le Thrace donne comme premier objectif à sa *Techné* grammaticale celui de s'exercer à lire et à comprendre la poésie et la prose, art qu'il présente comme une ἐμπειρία (*empeiria*, une « empirie », une « expérience concrète »), et il estime que l'ultime et plus belle tâche de celui-ci est la κρίσις ποιημάτων (*krisis poiématôn*), la « critique des poèmes⁴¹ ». On voit donc les scholiastes explorer aussi les différents procédés herméneutiques susceptibles de transmettre, du ou des sens qu'ils ont perçus, le plus possible.

Enfin, c'est aux scholiastes que l'on doit aussi une première – quoique tâtonnante – mise en perspective diachronique des problèmes posés par l'étude de la langue : « La dimension historique de la recherche qui fait défaut aux premiers ouvrages de grammaire irrigue, en revanche, toute l'activité philologique qui consiste en un patient travail de commentaire des textes, ce dont les scholies sont un reflet fidèle », écrit encore P. Hummel⁴². C'est-à-dire que nos propres commentaires s'interrogent sur les problèmes que se posent à eux-mêmes les commentateurs anciens, et l'on observe ceux-ci en train de devenir empiriquement linguistes et stylistes. Nous nous sommes donc efforcés d'être attentifs à l'émer-

39 Nous transcrivons l'esprit rude du grec par un *h* marquant l'aspiration initiale, particulièrement lorsque le mot a, comme ici, des dérivés en français : *hologramme*, ou *holisme*.

40 Cf. Sur les formules introductives, S. DAVID, « La démarche des scholiastes d'après les formules introductives des scholies (*Olympiques, I – VI*) », et sur la reformulation, C. DAUDE, « Problèmes de traduction liés à la reformulation du texte pindarique par les scholiastes », in *Traduire les scholies de Pindare... I*, *DHA* 2009, suppl. 2, respectivement p. 59-75 et p. 19-57.

41 J. LALLOT 2003, p. 43.

42 P. HUMMEL 2007, p. 76.

gence de toute une réflexion sur les divers aspects du langage, qui prolonge celle de Gorgias et des sophistes, celle de Platon, d'Aristote et des Stoïciens, mais qui se trouve, cette fois, affrontée au concret de l'expression, à la tâche de « voir le contenu de sens », comme dit si bien Denys le Thrace⁴³. Et de fait, bien souvent les commentaires ont recours à des représentations visuelles pour soutenir la lecture qu'ils proposent du texte de Pindare.

« Le corpus des scholies offre un ensemble particulièrement riche de données illustrant la diversité des possibilités exégétiques et énonciatives du commentaire érudit dans l'Antiquité grecque », écrit aussi P. Hummel⁴⁴. D'autant que les scholies parlent aussi, « à propos de Pindare », de leurs connaissances annexes, en fonction des débats de leur temps, et avec un souci, non seulement de transmission, mais aussi d'actualisation de ces connaissances, tel dans les scholies de la I^e *Olympique* le débat « astronomique » à propos de l'éther et des astres. Ces développements répondent à la noble conception d'une ἐγκύκλιος παιδεία (*enkuklios paideia*, « culture encyclopédique ») mentionnée comme un idéal citoyen dans le petit traité de Denys d'Halicarnasse sur Démosthène et dans son traité *De la composition stylistique*⁴⁵, les grammairiens et commentateurs se devant d'avoir au moins un aperçu des débats en cours entre auteurs de *Technai* rhétoriques, et de posséder quelques notions de ce que pensent les philosophes sur divers sujets. Nous avons voulu dans nos propres commentaires explorer aussi cet aspect de leurs exégèses. À propos de la fausse « Épître dédicatoire » de la *Rhétorique à Alexandre*, P. Chiron (qui lui assigne comme date probable le II^e s. p. C., c'est-à-dire une date contemporaine ou de peu antérieure au fameux « choix commenté » des épinicies de Pindare) note que son auteur l'a composée « avec pour sources non des textes précis mais une sorte de vulgate 'philosophicoïde' mêlant à des souvenirs principalement isocratiques quelques réminiscences plus que floues de Platon et d'Aristote, ainsi que des

43 Den. le Thr., *Technè*, ch. 2 : τὸν περιεχόμενον νοῦν ὁρώμεν (J. LALLOT 2003, p. 42).

44 P. HUMMEL 2007, p. 673.

45 Den. Hal., *De Dem.*, 15, 20 (ed. H. USENER et L. RADERMACHER, Teubner, 1965) et *De comp. verb.*, 25, 29 : il y est à nouveau question de Démosthène, dont Denys vante les trouvailles rythmiques et musicales, en disant redouter « de vives contestations sur ces points, de la part de gens dénués de culture générale (ἀνθρώπων τῆς μὲν ἐγκυκλίου παιδείας ἀπείρων), qui ont l'« habitude d'une rhétorique très ordinaire sans méthode et sans art » (trad. G. AUJAC et M. LEBEL, CUF 2003, p. 183, et n. 5 p. 224 avec réf.).

traditions biographiques et doxographiques controuvées⁴⁶ ». Nous avons évidemment pu observer de tels procédés dans la rédaction de certaines strates de nos scholies ; cela confirmerait l'existence de manuels de vulgarisation concernant les doctrines des philosophes anciens, comme il en existait pour la mythographie. Cependant, l'usage raisonné et pertinent de termes comme ψυχαγωγία (*psukhagogia*, « art d'entraîner l'âme »), ἐπαγωγικῶς (*epagōgikōs*, « par induction »), ou πιθανολογία (*pitlanologia*, « art de rendre vraisemblable ») et bien d'autres, nous a semblé révéler de la part de certains commentateurs une familiarité plus approfondie avec diverses disciplines, y compris la réflexion philosophique. Nous avons donc estimé important dans nos propres commentaires d'explorer largement ces contextes culturels. D'autant plus que c'est dans une telle intertextualité (ou intersémantinité relative⁴⁷), et mieux encore, dans une intersémiotité qui comporte des allusions directes ou indirectes aux lieux, aux monuments et éventuellement à l'iconographie, que prennent sens les mots des scholies. Les commentateurs – ou compilateurs-arrangeurs de commentaires antérieurs – nous ont également paru appliquer spontanément à l'intention de leurs lecteurs, à propos du « vraisemblable », la méthode pédagogique prônée par l'auteur de cette même *Rhétorique à Alexandre* : « le vraisemblable est ce dont, quand on le dit, les auditeurs ont des exemples en tête » (εἰκὸς μὲν οὖν ἐστὶν οὗ λεγομένου παραδείγματα ἐν ταῖς διανοίαις ἔχουσιν οἱ ἀκούοντες) ; et plus loin : « par conséquent, nous devons toujours, dans nos discours, nous préoccuper de savoir si nous rencontrerons chez nos auditeurs une connivence (εἰ τοῦς ἀκούοντας συνειδότας ληψόμεθα), à propos du fait dont nous parlons⁴⁸ ». En cas d'ignorance supposée de l'élève ou du lecteur, en revanche, les scholies ont plutôt recours aux vérités élémentaires.

Les scholies de Pindare, auteur difficile, présentant un intérêt historique tout particulier pour l'histoire du genre exégétique, nous avons ainsi jugé nécessaire de commenter nous-mêmes, de façon détaillée, le comment et le pourquoi de ce qui était déjà dans l'Antiquité censé faire autorité à son sujet.

46 P. CHIRON, Ps.-Arstt., *Rhet. Alex.*, CUF 2002, introduction, p. XLVI.

47 P. CHIRON, *ibid.*, p. XCIII, n. 221 (à propos d'un emploi indifférencié, même chez Aristote, de γένος / εἶδος, « genre / espèce ») : « Il est assez fréquent en effet chez les auteurs grecs, notamment dans le domaine technique, que le champ sémantique d'un terme soit délimité par le contexte immédiat. Par exemple, l'emploi conjoint des mots genre et espèce entraîne leur spécialisation respective, mais un emploi isolé de l'un ou de l'autre voit s'estomper leurs différences ».

48 Ps.-Aristt., *Rhet. Alex.*, 1428 a (trad. P. CHIRON, CUF 2002), p. 39-40.

IV. Les manuscrits

On sait que pour la I^{re} *Olympique*, nos manuscrits ne contiennent que très peu ou pas du tout de la recension dite ambrosienne. En effet, le ms. A (*Ambrosianus* C 222), qui la représente à lui tout seul, vient d'un exemplaire incomplet et mutilé, auquel manquaient le début et la fin, et ne donne la recension ambrosienne que pour les *Olympiques* II-XII. Par ailleurs, « l'archétype de la recension ambrosienne, dans l'état le plus ancien que l'on puisse atteindre avec certitude, contenait seulement les *Olympiques* », indique J. Irigoin (1952, p. 106). L'auteur souligne tout l'intérêt de savoir qu'il existait une édition savante réduite aux seules *Olympiques*, et donc qu'il existait aussi un public amateur de haute poésie et particulièrement averti en matière d'exégèse, un public de φιλόλογοι (*philologoi*) aussi ardents que le sont les Agathon, les Alcibiade ou les Phèdre dans les dialogues de Platon. H. T. Deas avait également décrit et analysé le contenu des scholies de la recension ambrosienne, par comparaison avec celles de la recension vaticane, et conclu à l'excellente qualité de l'ouvrage qui avait servi de modèle⁴⁹.

Si pourtant la mention de A est bien présente dans la marge où figurent les manuscrits collationnés par Drachmann pour les scholies à la I^{re} *Olympique*, c'est que ce manuscrit a été *complété* grâce à un autre manuscrit perdu, appartenant à la recension dite vaticane (dont le manuscrit B est le représentant majeur) et appelé prototype ζ par J. Irigoin (1952, p. 242-243) : « Le manuscrit A a été complété sur le prototype ζ, source de l'édition planudéenne » (description de ce prototype, *ibid.*, p. 139-141). Le texte et les scholies à la I^{re} *Olympique* ne reposent donc, sauf exception difficilement décelable, que sur divers témoins de la seule recension vaticane. Il est tout de même important de noter que le texte et les scholies donnés par le manuscrit A (pour *O.* II-XII) sont particulièrement intéressants, du fait que « la translittération dont est issu le manuscrit A a été effectuée très

49 Description détaillée du ms. A : J. IRIGOIN 1952, p. 239-247 (l'auteur le date des alentours de 1280). Analyse comparative de H. T. DEAS 1931, p. 57-65 : « [...] it becomes obvious that in its original state this valuable manuscript must have been of very different purpose and content from its contemporaries or contemporary of the Vatican recension » (p. 64). Les scholies conservées ne concernent malheureusement plus, directement, que les *Olympiques* II-XII. Aux dernières nouvelles, le ms. A s'est vu daté de la fin du XII^e s. et localisé dans un atelier de Constantinople, par C. M. MAZZUCCHI, « Ambrosianus C 222 inf. (Graecus 886): il codice e il suo autore », in *Aevum* 77 (2003), p. 263-275, et n°2, 78 (2004), p. 411-440.

tard ; les qualités du texte sont dues au fait qu'il n'y a pas eu de révision entre le modèle en onciale, que j'ai daté du IV-V^e siècle, et le manuscrit A⁵⁰ ».

De toute façon, J. Irigoïn démontre que, selon toute probabilité, la séparation en deux recensions de l'édition commentée de Pindare qui datait de la fin du II^e siècle de notre ère, (*ibid.*, p. 99-100) s'est produite à la fin du III^e ou au IV^e siècle (*ibid.*, p. 102 et 106-108). Bien que les scholies de la recension vaticane soient jugées en général moins intéressantes et plus répétitives que celles de la recension ambrosienne (pour les *Olympiques* II-XII), elles sont plus longues et nous ont conservé de nombreuses variantes. On peut en inférer qu'elles aussi ont au moins en partie gardé la trace des commentaires des grands Alexandrins ; elles sont en tout cas notre plus précieux recours pour les scholies à la I^{re} *Olympique*.

Quant au ms. B (*Vaticanus gr.* 1312, descendant du prototype β et meilleur représentant de la recension vaticane dite complète), bien que plus ancien que A, il « offre déjà un texte retouché et corrigé par un philologue. La présence, au milieu des scholies, des trois vers de Jean Tzetzés signalés plus haut, peut déjà donner des inquiétudes sur l'état du texte et des scholies. [...] Si, dans le texte, le ms. B ne présente pas beaucoup d'innovations, il n'en va plus de même quand on examine les scholies. Contrairement à ce que pourraient penser les philologues qui estiment la valeur d'un manuscrit en fonction de son âge, les scholies du manuscrit B sont très loin de l'état originel, tel que les manuscrits de la recension raccourcie nous ont permis de le reconstituer. Les scholies ont été abrégées, interpolées et corrigées. [...] Le *Vaticanus gr.* 1312 est, au moins dans les scholies, un représentant aberrant de la tradition de Pindare. C'est le résultat du travail d'un philologue, bon connaisseur en métrique et respectueux du texte reçu, qui a cherché à rendre les scholies plus simples et plus compréhensibles. Les corrections apportées aux citations d'Homère et d'Hésiode, certaines relations avec le commentaire de Lycophron écrit par Jean Tzetzés, l'introduction de trois vers du même Tzetzés dans les scholies de la première *Isthmique*, tous ces faits tendent à montrer dans l'auteur de ce travail un philologue touchant de près au cercle de Jean Tzetzés ; on serait même tenté de confondre ce philologue avec Jean Tzetzés lui-même⁵¹ ». Cela n'est évidemment pas sans conséquences pour l'interprétation de certaines scholies.

50 J. IRIGOÏN 1952, p. 246.

51 *Ibid.*, p. 159, 162 et 165. Les trois vers de Jean Tzetzés figurent dans Dr. III, p. 205, schol. 51d. Pour une nouvelle étude des scholies du ms. B, voir S. GRANDOLINI, « Sugli scoli del codice B di

Ajoutons un mot des autres manuscrits collationnés par Drachmann contenant les scholies aux *Olympiques*.

Le ms. C (*Parisinus gr. 2774*) est considéré par J. Irigoïn comme « seulement un représentant de l'édition planudéenne », bien qu'il ait été « longtemps considéré comme un des plus anciens et des plus importants témoins du texte de Pindare⁵² ». Dans ce manuscrit, « les scholies ont été complétées ici et là à l'aide d'un descendant du manuscrit τ [...]. Les fautes ne sont pas nombreuses. On doit cependant signaler une proportion assez forte d'omissions dans les scholies⁵³ ».

Le ms. D (*Laurentianus 32, 52*) est un manuscrit composite, longuement décrit et analysé par J. Irigoïn⁵⁴. Ce qui est important dans les quatre premières parties de D (qui contiennent les *Olympiques* I-XIII avec leurs scholies), c'est « la présence dans les unes d'un texte et de scholies directement issus du manuscrit ρ, sans mélange de leçons planudéennes, alors que, dans les autres parties, le mélange d'un texte et de scholies planudéens avec des leçons issues du *Thessalonicensis* est constant » (p. 325-326). Pour *O. I.*, on est donc assuré d'avoir ici des scholies anciennes, du moins jusqu'à la scholie 97a⁵⁵. Toutefois, « dans les scholies, le copiste du ms. D semble avoir pratiqué l'omission avec complaisance. Pour les scholies aux *Olympiques*, je relève 218 omissions dont seulement 39 sont dues à des sauts du même au même [...]. À lire les résultats que donnent ces omissions, on peut se demander quelle part faire à l'inattention du copiste, et quelle part à sa paresse ou, si l'on préfère, à un dessein précis d'abrèger les scholies [...].

Pindaro », *Giornale italiano di filologia*, 36 (n. s. 15), p. 301-307, 1984, dont la conclusion est la même que celle de J. IRIGOÏN.

52 *Ibid.*, p. 261-262 : le copiste, qui en est sans doute aussi le premier propriétaire, a laissé son nom : Michel Tribidès ou Trigidès : la correction du β en γ est due à un possesseur ultérieur, à une époque où, çà et là, un « trou de ver » gênait la lecture et l'annotation ! Le ms. C est daté par J. IRIGOÏN des environs de l'an 1300, et, après avoir séjourné en Orient sous domination turque, il est passé en Italie par les mains d'autres lecteurs ou possesseurs illustres : Zacharie Calliergis (éditeur de Pindare à Rome en 1515), puis Janus Lascaris, le cardinal Ridolfi, le maréchal Pierre Strozzi et enfin Catherine de Médicis (p. 263). Sur Z. Calliergis, voir J. IRIGOÏN 2003, p. 677-678.

53 J. IRIGOÏN 1952, p. 264. Les minuscules grecques désignent des manuscrits reconstitués par J. IRIGOÏN (tableau général : p. 432).

54 *Ibid.*, p. 321-330. C'est, pour le texte, « le plus complet des manuscrits de Pindare que nous possédons, mais cette qualité n'est pas authentique ; elle est le résultat d'un travail de contamination et de juxtaposition qui s'étend sur un certain nombre d'années, entre 1280 et 1320, et peut être localisé avec vraisemblance à Thessalonique » (p. 330).

55 Voir le petit tableau établi par J. IRIGOÏN, *ibid.*, p. 328.

Si l'on tient compte du soin assez grand avec lequel a été copié le texte, on ne s'attachera pas trop à l'inattention du copiste ». Nous sommes heureux de retrouver ici au passage le juste souci qu'avait J. Irigoin de la personne même du copiste.

Le ms. E (*Laurentianus* 32, 37) et le ms. F (*Laurentianus* 32, 33) ont pour ancêtre commun le manuscrit ν , reconstitué grâce à eux par J. Irigoin, et daté par lui de la seconde moitié du XIII^e siècle⁵⁶. « Les scholies du manuscrit ν se présentent sous une forme très défectueuse. Ce n'est pas qu'elles aient subi beaucoup de pertes [...], mais les fautes de détail sont extrêmement abondantes⁵⁷ ». Le manuscrit E lui-même est l'œuvre d'un copiste de métier ; cependant, bien que calligraphié, il comprend de nombreuses fautes, notamment dans les scholies. Pour le texte, J. Irigoin relève par exemple une faute due à la normalisation, processus dont il rappelle en note le caractère « involontaire, souvent inconscient » : *O. I*, 118 : ἐφάνη pour φάνη ; ou bien un exemple de lapsus : *O. I*, 148 : κλισθείς pour κλιθείς. Dans les scholies, le copiste « reproduit fidèlement les fautes de son modèle »... et en ajoute même quelques-unes !⁵⁸ Le manuscrit F (fin du XIII^e siècle) fait précéder le titre des *Olympiques* d'un dodécasyllabe : Ἡ βιβλος αὐτῆ τοῦ λυρικοῦ Πινδαρου, sans qu'il soit possible de savoir d'où vient ce vers. Le début du manuscrit est détérioré, il manque « l'introduction, les 160 premiers *côla* de la première *Olympique* et les scholies correspondantes » ; mais là aussi, cette lacune a été comblée au moyen d'un manuscrit de l'édition planudéenne⁵⁹.

Le ms. H (*Vaticanus gr.* 41) est décrit par J. Irigoin p. 176-180 et daté par lui du 1^{er} quart du XIV^e siècle ; il a appartenu jadis à Marc Mousouros. Il contient

⁵⁶ *Ibid.*, p. 304-318, *stemma* p. 288.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 306 et p. 308 : « Certaines de ces fautes nous apprennent que les scholies du modèle étaient écrites avec de nombreuses abréviations, d'autres montrent chez le copiste le souci de donner, malgré ses mélectures, un texte compréhensible. Cependant on n'oubliera pas que, dans certaines parties, des erreurs peuvent remonter au manuscrit μ ou même au manuscrit λ . Mais il reste vraisemblable que cet océan de fautes, πέλαγος σφαλμάτων, doit être mis dans son ensemble au compte d'un copiste qui lisait mal et déchiffrait un peu au hasard le modèle qu'il avait sous les yeux. À cause de cette particularité, le manuscrit ν offre un excellent terrain d'initiation à la critique verbale ».

⁵⁸ *Ibid.*, p. 312 : « Le principal intérêt du manuscrit E est de nous apprendre que son modèle a été utilisé par un grammairien qui connaissait le manuscrit A et un descendant du manuscrit de Germanos. Pour le reste, avec ses corrections métriques, le manuscrit E représente le même type de travail que le manuscrit ν sur lequel il a été copié ».

⁵⁹ *Ibid.*, p. 314.

des corrections anciennes, et d'autres rajoutées par Thomas Magister, mais, dit J. Irigoin, « les scholies n'ont pas fait l'objet d'une révision⁶⁰ ». Le copiste de ce manuscrit était probablement un moine, comme le montre un lapsus relevé par l'auteur : au v. 187 de la neuvième *Pythique*, à la place de *μναστῆρες* il a écrit *μοναστῆρες*...⁶¹ !

Le ms. K (*Vaticanus gr.* 42) est peu présent dans les scholies à la I^{re} *Olympique* mais contient une partie des *Vies*, introduction empruntée à une autre source issue du manuscrit *ν* ; il date de la dernière décennie du XIII^e siècle et n'est autre qu'une copie fidèle du manuscrit F. « Les scholies du manuscrit K présentent les mêmes singularités que celles du manuscrit F : elles suivent l'édition planudéenne pour la première *Olympique*, la recension du manuscrit *ν* jusqu'à schol. P. III, 91 (Dr. II, p. 75, 12), et ensuite la recension du manuscrit τ⁶² ».

Le manuscrit N (*Ambrosianus* E 103 sup.) est décrit par J. Irigoin (1952) p. 257-258 ; il appartient (ainsi que son proche parent le ms. O) au groupe des manuscrits planudéens, et contient, avant les *Olympiques*, un choix de trois pièces de Sophocle. Il est daté d'après l'écriture de l'extrême fin du XIII^e siècle ou du début du XIV^e. Il n'est donc que le témoin d'une édition byzantine, avec des omissions assez fréquentes et quelques additions. Parmi celles-ci, on retient l'ajout de deux vers servant respectivement de titre et de conclusion aux *Olympiques* : Η βιβλος ἤδη Πινδάρου σοφοῦ πέλει, que l'on pourrait traduire : « Ici commence le livre du docte Pindare » et : Ὀλυμπίων τὸδ' ἐστὶ σὺν Θεῷ τέλος, « Ici se terminent avec l'aide de Dieu les *Olympiques*⁶³ ». La présence de scholies métriques empruntées à une autre source ne permet cependant pas de dire que tout est planudéen ou byzantin dans ce manuscrit.

Restent les mss P (appelé V par Mommsen⁶⁴ et par Irigoin) et Q.

60 *Ibid.*, p. 178 : « Les corrections apportées au texte n'ont même pas été introduites dans le lemme et dans la paraphrase des scholies ». Cependant, « un certain nombre d'additions aux scholies sont l'œuvre de divers copistes, dont l'un a écrit la *Vie* de Pindare sur le premier folio » (p. 179).

61 *Ibid.*, p. 317 et n. 7.

62 *Ibid.*, p. 313 et 318-321.

63 Le copiste remercie Dieu de l'avoir aidé jusqu'à l'achèvement de son travail.

64 « Invitus a siglo Mommseni discessi, cum P signarem ; sed siglo V aliter utendum erat » : Dr. I, *Praefatio*, p. X. Chez A. B. DRACHMANN en effet, le signe V désigne « codicum Vaticanorum consensus », *ibid.*, p. XXV. J. IRIGOIN 1952, en revanche, suivi par l'édition B. SNELL-H. MAEHLER (*Praefatio*, p. VIII), utilise le sigle V pour le *Parisinus* gr. 2403, et attribue le sigle P au *Palatinus* gr. 40 (p. 232).

Le premier (*Parisinus gr.* 2403) est donc appelé V par Irigoïn (1952) et décrit p. 264-266 : il est constitué par la réunion de deux éditions différentes. La partie qui contient les *Olympiques* et la première *Pythique* est très proche du manuscrit dit de Germanos, l'autre partie reflète l'édition planudéenne. Il est contemporain du manuscrit C (avec lequel il présente des analogies dans la 2^{de} partie), c'est-à-dire qu'il remonte à la fin du XIII^e siècle. « Les scholies sont copiées avec soin ; les omissions, en particulier, sont très rares [...]. Cette édition mixte devait connaître un grand succès au XV^e siècle. Nous possédons encore une dizaine de manuscrits qui ont été copiés alors sur le *Parisinus gr.* 2403⁶⁵ ».

L'autre manuscrit issu du manuscrit de Germanos est le manuscrit U (*Vindobonensis hist. gr.* 130), plus complet que V (celui qui est appelé P par Drachmann), et intéressant surtout pour les scholies récentes, ce qui explique qu'il ne figure pas dans les manuscrits utilisés par Drachmann, bien qu'il le mentionne dans sa liste⁶⁶. « Pour la première *Olympique*, on mettra au compte de Germanos les deux scholies qui sont précédées de son nom : sch. O. I, 7 (Abel, p. 55, 12-18) et sch. O. I, 165 (*ibid.*, p. 95, 11-15) ; on lui attribuera en outre deux remarques ajoutées aux scholies anciennes :

sch. O. I, 80b (Dr. I, p. 36, 4) add. post αίματι : ἡ τὰ δεύτατα καὶ τὰ ἔσχατα καὶ τὰ τελευταῖα ἄκρα μέρη τῶν κρεῶν, χείρας δηλονότι καὶ πόδας καὶ κεφαλὴν.

sch. O. I, 171c (Dr. I, p. 54, 6) add. post θεός : ἤγουν ἡ εὐδαιμονία καὶ ἡ τύχη⁶⁷ ».

Sur l'identification de ce Germanos, J. Irigoïn se prononce, non pour tel ou tel des patriarches de Constantinople de ce nom (Mommsen avait proposé Germanos I^{er}, auteur d'hymnes, qu'on situe au début du VIII^e s.), mais plutôt pour un moine copiste non autrement connu. Il y a beaucoup de scholies nouvelles dans le manuscrit U, reprises dans les *Scholia recentia* d'E. Abel (1891) ;

65 Le « manuscrit de Germanos », conservé à Vienne (*Vindobonensis suppl. gr.* 64) a été étudié par J. IRIGOÏN 1952, p. 216-219, et ainsi nommé par lui en raison d'une note additionnelle à O. I, 165, qui est précédée de l'indication : τοῦ Γερμανοῦ. Sa date se situe entre 1260 et 1300, sans doute vers 1275, car ce manuscrit « paraît antérieur à l'édition de Maxime Planude ».

66 A. B. DRACHMANN I, *Index siglorum*, p. XXV. J. IRIGOÏN 1952, p. 221-225.

67 J. IRIGOÏN 1952, p. 218 (les références à Drachmann indiquent le point d'insertion de ces suppléments, mais Drachmann ne les donne pas) ; J. Irigoïn ajoute (p. 218-219) : « L'intérêt du manuscrit de Germanos est de nous montrer comment travaillaient les philologues byzantins. Ils portaient leurs corrections et leurs remarques sur un manuscrit dont on établissait des copies ; leur travail était ensuite complété au cours des ans sur le même manuscrit qui servait toujours de modèle. Les copies successives gardent la trace de ces changements ». Ceci explique en partie la présentation de nos scholies en *strates*.

elles comportent des remarques grammaticales et littéraires, et quelques explications mythologiques, géographiques ou historiques. Elles comportent aussi un ajout de citations, et surtout, des éléments de paraphrase pour les passages difficiles, prolongeant ou transformant celle des scholies anciennes, en reprenant aussi à l'occasion les mots de Pindare à l'intérieur d'une paraphrase explicative⁶⁸. Le procédé s'est donc transmis de l'époque alexandrine et romaine jusqu'à l'époque byzantine, et il est au reste abondamment pratiqué par les commentateurs modernes de Pindare, conjointement avec les nouvelles méthodes d'analyse littéraire.

Quant au ms. Q, le *Laurentianus* 32, 35 conservé à Florence, il dérive lui-même d'un exemplaire appelé ρ, « fruit du travail d'un philologue », que J. Irigoin place vers 1300-1315 (*ibid.*, p. 226-232) et dont Q a reproduit les scholies, tout en y insérant des corrections imitées de l'édition de Planude : « Dans l'ensemble, et en dépit de la légère influence de l'édition planudéenne, le manuscrit Q représente d'une manière très complète le manuscrit révisé ρ » (*ibid.*, p. 236)⁶⁹.

Drachmann mentionne enfin dans sa préface (p. IX-XI) le ms. N (*Ambrosianus* E 103), qui contient les *Olympiques* avec des scholies : « Contuli pauca scholia O. I et XIV et omnia O. XII ». J. Irigoin date ce manuscrit de l'extrême fin du XIII^e ou du début du XIV^e siècle, et l'analyse comme étant une copie incomplète de l'édition de Maxime Planude⁷⁰.

68 « Ces éléments de paraphrase sont souvent précédés d'une indication, tantôt ἡ σύνταξις, tantôt ὁ νοῦς » : *ibid.*, p. 224-225, avec exemples.

69 Le manuscrit ρ lui-même est issu de la recension vaticane raccourcie par l'intermédiaire du *Thessaloniciensis*. « La révision du texte a été accompagnée d'une révision des scholies métriques [...], œuvre d'un philologue qui connaissait et utilisait le poème d'Isaac Tzetzès sur les mètres de Pindare [...]. Le manuscrit Q est le seul qui contienne, écrites par la première main, les scholies métriques de la première *Olympique*, dans une recension inspirée d'Isaac Tzetzès. [...] La réserve qui a été faite plus haut à propos des scholies métriques doit être renouvelée pour les scholies exégétiques. Bien que celles-ci ne soient conservées en entier que par un seul descendant du manuscrit ρ, le *Laurentianus* 32, 35 (Q), la révision à laquelle elles ont été soumises nous permet de les attribuer sous cette forme au manuscrit ρ dont le texte poétique a subi une révision analogue » (J. IRIGOIN 1952, p. 229-230). « La personnalité du réviseur auquel nous devons le manuscrit ρ apparaît à travers son œuvre. C'est un philologue qui connaît bien la métrique et qui n'hésite pas à corriger le texte et à modifier la colométrie en fonction des données que lui fournissent les scholies métriques. Doit-on voir en lui un maître de Triclinius ? C'est assez probable [...]. Je propose donc de voir en celui-ci, jusqu'à plus ample informé, un maître d'une école de Thessalonique, peut-être le successeur de Thomas Magister et le prédécesseur de Triclinius » (*ibid.*, p. 231).

70 *Ibid.*, p. 248 et 257-258.

La première version de celle-ci se situe peu après 1280⁷¹. À propos de cette édition, et donc des scholies présentes dans les manuscrits qui en dépendent, J. Irigoin écrit : « Les scholies ont été fortement modifiées et interpolées dans l'édition planudéenne [...]. Outre ces interpolations, l'édition planudéenne contient des scholies nouvelles, en général très courtes. Ce sont souvent des gloses insérées dans le corps des scholies. [...] On rencontre parfois une paraphrase, une explication⁷² ou une citation ». Toutefois : « On évitera de prendre pour des scholies nouvelles celles qui résultent de la fusion de plusieurs scholies anciennes en une seule [...]. Les modifications subies par les scholies et les additions qui leur sont apportées montrent que Planude ne s'est pas contenté de corriger le texte ; il a établi une véritable édition. [...] L'état hybride de son travail – un texte corrigé fréquemment et souvent avec bonheur, une réfection discrète des scholies anciennes – a longtemps fait croire aux philologues qu'ils se trouvaient en présence d'une tradition authentique⁷³ »...

L'édition de Drachmann a aussi l'avantage de mettre le texte des scholies en rapport avec celui de l'*Etymologicum Magnum*, compilation du XII^e s. qui les cite souvent ; et comme beaucoup de ces données viennent déjà de l'*Etymologicum Genuinum* et (en moindre proportion) de l'*Etymologicum Gudianum*, elles peuvent remonter jusqu'au IX^e siècle⁷⁴. Une autre importante autorité externe est évidemment Eustathe, dont le *Proæmium* (Dr. III, p. 285-306) constitue un vrai morceau d'anthologie⁷⁵.

71 *Ibid.*, p. 248. Les principaux témoins de l'édition planudéenne sont les manuscrits C et V (*Parisinus gr.* 2403 = P chez Drachmann). L'édition planudéenne s'accorde assez souvent avec le ms. A, « probablement par l'intermédiaire d'un descendant du ms. ζ qui, après avoir été utilisé pour compléter le début du ms. A, aura servi de modèle pour l'édition planudéenne » (*ibid.*, p. 251).

72 L'exemple donné est la scholie O. I, 2of.

73 *Ibid.*, p. 253, 254 et 255.

74 Cf. H. T. DEAS 1931, p. 52-53 : l'auteur donne un exemple de citation explicite des scholies par l'*Etymologicum Magnum* : E. M. 450, 41 (schol. O. VI, 144d), ὡς εὔρον εἰς τὸ σχόλιον τοῦ Πινδάρου ἐπινικίῳ ἕμνῳ Ἀγησίῳ Συρακουσίῳ, « comme je l'ai trouvé dans le commentaire à l'ode épinicique de Pindare pour Agésias de Syracuse ».

75 Voir aussi dans l'édition B. SNELL-H. MAEHLER, *Praefatio*, p. VII, une liste des quelques papyrus de Pindare contenant des épinicies, mais très peu de scholies.

V. Notes techniques sur la présentation du texte

Nous adoptons dans les notes le même mode de désignation des odes que dans l'ouvrage de J. Irigoin (1952) : les lettres majuscules (mais en italiques et avec point) pour les quatre recueils : *O.*, *P.*, *N.*, *I.*, suivies du numéro de l'ode en chiffres romains. Les vers de Pindare lui-même sont numérotés d'après l'édition de W. H. Race, Loeb, 1997 (qui suit l'édition B. Snell-H. Maehler).

Pour renvoyer à un mot ou un passage précis du texte grec de Drachmann, nous mettons la mention Dr. suivie de la page et de la ligne de son édition.

Drachmann ajoute entre parenthèses les références des citations lorsqu'elles ne figurent pas dans le texte de la scholie. Pour Homère, nous suivons la convention de notation adoptant les chiffres romains pour les chants de l'*Iliade*, et les chiffres arabes pour ceux de l'*Odyssée*. Sauf exception précisée en note, nous laissons les autres telles quelles⁷⁶.

Abréviations :

- siècles : a. C., p. C. ;
- manuscrits : sg. ms. (avec point), mais pl. mss (sans point).

Nous ne reproduisons pas ni ne traduisons les scholies métriques. Dans l'ensemble, le texte grec mis ici à la disposition des lecteurs repose entièrement sur celui de Drachmann et ne prétend nullement constituer une édition savante qui le remplacerait. Les nécessités de la traduction et du commentaire nous ont cependant amenés à examiner avec autant de rigueur que possible l'établissement du texte : les références et l'apparat critique si précieux donnés par Drachmann nous ont guidés dans quelques choix nouveaux, toujours justifiés dans une note.

Codes de présentation à partir du texte de A. B. Drachmann

- Drachmann place dans la marge le sigle des manuscrits dont sont tirées les scholies correspondantes ; un trait vertical au milieu du texte indique l'endroit à partir duquel la liste des manuscrits est différente. Nous avons conservé le procédé.

⁷⁶ Exemples : p. 188, l. 16 : τινές δὲ καὶ τὸ Ὀμηρικὸν παραλαμβάνουσιν (Ξ 201) ; p. 191, l. 13 : Ἡρωδιανός (I 137, 5).

- Les mots ou groupes de mots entre crochets droits dans le texte grec de Drachmann sont considérés par lui comme pouvant être tantôt restitués – car soit ils sont omis, soit ils ne sont plus lisibles dans les manuscrits, mais devaient auparavant y figurer –, tantôt supprimés. Pour la restitution (*Index siglorum*, p. XXVI) : « [] Includuntur : 1) verba partesve verborum quae in codicibus olim fuerunt, sed hodie legi nequeunt ; 2) supplementa librarii [D] ». Exemple de mot à restituer : p. 195, l. 15 : [εἶναι] app. crit. Dr. : « εἶναι om. ACE ; in B legi nequit ». Mais au contraire, exemple de suppression : p. 189, l. 4 [ὁ], app. crit. Dr. : « ὁ seclusi ». Autre exemple : p. 191, l. 5 [τὸ δὲ ἰκομένους], app. crit. Dr. : « τὸ δὲ ἰκομένους om. E ; seclusi » ; de même l. 6 : [ὅπερ οὐκ οἶμαι λόγον ἔχειν], app. crit. Dr. : « ὅπερ οὐκ οἶμαι λόγον ἔχειν om. C ; damn. Beck ». Pour le manuscrit D, dont la première feuille du premier quaternion a disparu ainsi qu'une grande partie des marges dans les autres, [D] signale que telle ou telle leçon est due, non pas à la main de l'original D, mais à une réfection ultérieure du support, sur lequel une « main très récente » a restauré des scholies en les recopiant d'après le manuscrit Q.
 - Cas de restitution : si nous adoptons la restitution, nous gardons les crochets droits dans le texte grec et nous traduisons ; si nous la rejetons, nous supprimons dans le texte grec comme dans la traduction le ou les mots restitués ; dans l'un et l'autre cas, nous mettons une note explicative.
 - Cas de suppression :
 - > si nous approuvons la suppression de Drachmann, nous supprimons les crochets et les mots grecs dans le texte grec, et nous ne traduisons rien. Mais nous indiquons et justifions la suppression par une note ponctuelle explicative.
 - > si nous désapprouvons Drachmann, nous gardons les crochets droits du texte grec en insérant une note, et nous proposons notre traduction du mot ou groupe de mots sans les crochets.
- Pour les ajouts de Drachmann entre crochets obliques :
 - > si nous les approuvons, nous laissons subsister les crochets dans le texte grec (pour montrer que c'est bien un ajout de Drachmann), et nous traduisons en supprimant les crochets.
 - > si nous les désapprouvons, nous supprimons le tout et nous mettons une note.

- Quand Drachmann met le sigle d'un manuscrit entre parenthèses, cela signifie que tout en donnant la même version de la scholie que les autres, ce manuscrit en présente une version fautive ; exemple p. 187, l. 15 : A(C) DHQ^{bis}. Il précise lui-même dans son introduction (p. XVII) : « Siglo uncis incluso, velut (E), significatur, eum codicem in ea quidem lectione qua de agitur cum ceteris consentire, sed aliquo vitio in apparatu omisso laborare ». Pour la deuxième main de Q, *ibid.*, p. VIII (Q^b) et p. XV : « Scholia in eodem codice repetita esse siglis velut Q^{ab}, Q^{bis} indicavi ».
- Nos lemmes, comme ceux de Drachmann, se présentent en caractères plus espacés ; exemple : ἄριστον μὲν ὕδωρ. Un lemme entre parenthèses rappelle un lemme précédemment effectif ; exemple : schol. 34 (κράτει:) introduit une glose de B et de E, mais le mot figurait déjà comme lemme (mot distendu) dans la schol. 33c. En revanche, dans une autre scholie, le mot de Pindare était cité en cours de phrase mais non utilisé comme lemme, donc non distendu ; exemple : dans la schol. 32b, on lit σὺτο δὲ etc., tandis que dans la schol. 32c qui est une glose, le mot est rajouté par Drachmann comme lemme et donc distendu (σὺτο:). Pour notre part, nous avons considéré que dans la schol. 32b, σὺτο était un lemme (cf p. 194, n. 12). D'une manière générale, ce procédé indique que la scholie n'était qu'une glose interlinéaire, et Drachmann rajoute donc entre parenthèses, sous forme de lemme, le mot auquel la glose se rapportait ; exemples : schol. 38c, 47, 62c, etc. Drachmann a également placé des lemmes entre crochets obliques quand il les rajoutait pour la compréhension d'une nouvelle scholie ; exemple : schol. 19d : <πολυμάλω:> repris de 19b, ou encore 149f : <ἀμφιπολον:>. Nous avons repris les lemmes entre parenthèses et les lemmes entre crochets obliques de Drachmann.
- Nous supprimons les petits chiffres et lettres qui suivent le texte des scholies dans Drachmann, car ils ne sont pas pertinents pour notre travail de traduction : ils indiquent en effet seulement un *ordre différent* des scholies dans les divers manuscrits, et une variante dans leur rapport à la numérotation des *côla* (Dr., *Praefatio*, p. XVIII : « Ordinem scholiorum qui in codicibus est, si a mea editione discrepat, diligenter notavi, post singula scholia numero scholii quod in codice sequitur litteris minutis expresso. [...] In disponendis scholiis magnopere differunt codices »). En revanche, nous conservons tels quels les chiffres et les lettres par lesquels Drachmann désigne les scholies et les distingue entre elles (*Praefatio*,

p. XIV-XV) : « Ad singula scholia sigla codicum ex quibus desumpta sunt in margine apposui. Scholia diversi generis vel ad diversa lemmata pertinentia εἰσθέσει (= *alinéa*)⁷⁷ et numero versus addito, scholia eiusdem generis et lemmatis spatio relicto distinxi. Praeterea quae ad eundem versus pertinent litteris velut a b c additis numeravi. Qua in re id quod his quidem in scholiis fieri necesse erat, *magis commodo eorum qui hac editione usuri sunt quam ipsi rei et veritati* consului ; neque enim fieri potuit ut *scholia diversae originis* ubique secernerentur aut *quae ab initio unum fuerunt* non aliquando dirimerentur » (*nous soulignons ces importantes remarques concernant la disposition par Drachmann du texte des scholies*).

- Nous conservons d'autre part certaines particularités orthographiques propres au texte de Drachmann, bien qu'elles ne correspondent pas à l'usage des éditions françaises, comme l'accent grave des mots oxytons devant ponctuation.

⁷⁷ Nous avons recherché l'origine de ce terme, qui est d'emploi fréquent dans les scholies d'Aristophane ; *LSJ* donne : « εἰσθεσις, εως, ἦ : I. *putting in*, Ph. I. 278 ; opp. ἀφαιρέσις, Dam. Pr. 102. II. *insetting* of short lines in lyric strophes, Sch. Ar. Pl. 253, Ach. 565. » Mais d'après les scholies anciennes, il apparaît que le contraire de εἰσθεσις est en réalité et plus normalement ἐκθεσις, et que ces mots concernent la disposition des lignes du texte par rapport à un axe vertical, avec décalage vers l'intérieur (« retrait corps de texte ») ou vers l'extérieur. Ex. : schol. Ar. Ach. 407-408 : ἄλλ' οὐ σχολή: ἐν εἰσθέσει μονόμετρον ἰαμβικόν, μεθ' ὃ ἐκθεσις εἰς στίχους ἰαμβικούς ἀκαταλήκτους τριμέτρους πα', « Eh ! je n'ai pas le temps : en retrait, monomètre iambique, après quoi la partie vers l'extérieur se compose de trimètres iambiques acatalectiques au nombre de quatre-vingt-un ». Dans le texte d'Aristophane, ἄλλ' οὐ σχολή: est un *cólon* supplémentaire (monomètre composé d'un spondée et d'un iambe), isolé par rapport à la suite en trimètres, et donc suivi d'un alinéa, ou d'un signe conventionnel équivalent. Dans la plupart des cas, il y a εἰσθεσις ou ἐκθεσις lorsqu'on passe d'un ensemble métrique à un autre, ce qui suppose une disposition différente du corps de texte : schol. Ar. Ach. 204 : τῆδε πᾶς ἔπου δίωκε: ἐντεῦθεν ἡ πάροδος γίνεται τοῦ χοροῦ [...]. Καὶ ἔστι μεταβολικόν τὸ μέλος, ἐκ δύο δυάδων μονοστροφικῶν. ὦν ἡ μὲν πρώτη ἰδ' κῶλων ἔχει τὰς περιόδους, ὧν δ' μὲν ἐν ἐκθέσει τροχαῖκοι καταληκτικοὶ τετράμετροι, εἶτα ἐν εἰσθέσει κῶλα γ' παιωνικὰ διρρηθμα, « Par ici, que chacun suive : à partir de là a lieu l'entrée du chœur [...]. Et le chant est différemment modulé, constitué de deux dyades monostrophiques ; la première comporte des périodes de quatorze *cóla*, dont quatre, vers l'extérieur, sont des tétramètres trochaïques catalectiques, puis en retrait, trois *cóla* sont des péoniques à double rythme » ; les explications métriques ne sont pas très claires, mais on voit bien que les termes ἐκθεσις et εἰσθεσις se correspondent et concernent la disposition des vers. J. IRIGOIN 1994 (p. 80) traduit εἰσθεσις par « indentations ».

Codes de présentation de notre traduction et de nos commentaires

- Les appels de notes qui apparaissent dans notre traduction renvoient aux numéros de nos commentaires.
- Nous mettons *entre parenthèses et en italiques* les mots ou groupes de mots que nous rajoutons pour le sens :
ex. : Inscr. a : « Phérénicos à la blonde crinière, près de l'Alphée aux vastes tourbillons, (*l'Aurore*) le vit triomphant, le coursier au galop d'ouragan ». L'Aurore est sujet de la phrase, mais ne figure pas dans la citation de Bacchylide, incomplète dans la scholie.
- Nous mettons *entre parenthèses mais sans italiques* les mots français nécessaires à la compréhension d'un lemme, d'un rapprochement de mots intraduisible, ou les mots grecs que nous sommes obligés de conserver par rapport à leur correspondant français pour justifier la scholie :
ex. : schol. 42a : κεκαδμένον (paré) : orné (κεκοσμημένον) ; et 42b : Orné. Du verbe κάζω, comme embellir (καλλωπίζω).
Autre exemple : schol. 35d : On écrit aussi ἵππιοχαρμῆν Συρακουσίων (le cavalier combattant à la tête des Syracusains) et on construit de cette façon. Quant à l'étymologie, elle vient, soit de ἵππου (cheval) et de χαίρω (se réjouir), soit de χάρμη, le combat.
- Nous mettons aussi en italiques les mots que nous transcrivons :
ex. : schol. 18b : Autrement : est *thémistéén* ce qui est juste, du mot *thémis* ('loi religieuse').

Dans le commentaire, nous transcrivons également de façon simplifiée les mots ou notions intéressants, à l'intention des non-hellénistes.

- Guillemets :
 - Nous mettons des guillemets français aux mots ou groupes de mots qui sont des citations :
ex. dans la traduction : schol. 19d : [...] Homère aussi (IX, 542) : « (*renverser des arbres*) avec leurs plus beaux fruits ».
 - ex. dans le commentaire (citations de notre traduction) : Schol. 1b : « nous affirmons » 1^{re} pers. Cf. 1e : « comme je l'ai dit ». C'est là une des occurrences d'intervention des commentateurs à la 1^{re} personne explicite etc. (suite de notre commentaire n° 9).

Dans les Notices, nous nous en servons pour la traduction des mots grecs.

- Usage des guillemets simples :

- > Dans la traduction, nous mettons, quand c'est nécessaire, des guillemets simples aux termes marqués comme équivalents ou synonymes par les commentateurs :
ex. : schol. 33c : κρᾶττει (à la domination) au sens de 'à la victoire'.

Les guillemets simples ont ici la même signification que le déterminant τοῦ qui, dans le texte grec, introduit le mot victoire (ἀντὶ τοῦ νίκης). Nous traduisons donc le lemme entre parenthèses, pour que le lecteur comprenne l'écart entre le mot de Pindare et son interprétation dans la scholie, et nous mettons entre guillemets simples la traduction de l'équivalent proposé.

- > Dans le commentaire, nous nous servons de guillemets simples pour marquer l'acception particulière du sens d'un mot ou d'un groupe de mots en français, qu'il soit employé indépendamment par nous, ou traduit du grec :
ex. : dans notre commentaire n°8 à la scholie 1b, nous écrivons : Le terme ἀπόδειξις signifie à la fois que Pindare apporte une 'preuve' par analogie, et qu'il 'fait voir' (R. *deik-) l'excellence de l'or par rapport aux autres constituants de la richesse.
- > Quand les guillemets simples sont utilisés à l'intérieur de guillemets français, ils correspondent à une citation incluse dans une autre.
- Dans le commentaire, nous avons mis en caractères gras des mots et expressions correspondant à des notions-clés pour permettre au lecteur de se repérer, particulièrement dans les commentaires longs.

Nous espérons que ces indications rendront plus aisée la lecture de l'ensemble de notre travail.

Cécile Daude

